

## CHATEAUBRIAND ET LA BIBLE

Le *Génie du Christianisme*, qui paraît en librairie le 14 avril 1802, ouvre, au tout début du XIX siècle, en France, une époque nouvelle de lecture de la Bible. Ce sera même un des apports les plus durables du livre. Sur ce point son influence se fera sentir pendant pratiquement tout le siècle, et au-delà. L'auteur, Chateaubriand, s'était, en effet, attaché, dans des buts apologétiques, à comprendre la séduction que ce livre opérait même sur ceux qui disaient ne pas croire aux dogmes chrétiens<sup>1</sup>, en procédant à un véritable travail de critique littéraire, afin de repérer précisément et de mettre en lumière les beautés et les originalités du texte sacré. Poursuivant un effort déjà engagé, dans le passé, par Bossuet, Fénelon, Fleury, Rollin, il avait conduit et réussi ce travail de main de maître. Comme le dira, à la fin du siècle, Gustave Lanson : *Il avait permis de classer la Bible parmi les chefs d'œuvre littéraires de l'humanité*<sup>2</sup>. Ce faisant, Chateaubriand fondait une démarche prometteuse, une démarche qui partait de l'idée que la Bible est d'abord littérature, récit, poésie ou discours, et qu'elle doit être étudiée en tant que telle, y compris pour avoir une compréhension juste de son message spirituel. Chateaubriand poursuivra ce privilège donné au texte de la Bible pendant toute sa carrière d'écrivain, dans des œuvres les plus diverses : dans son roman-épopée (*Les Martyrs*, 1809), dans son principal récit de voyage (*L'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811), dans la seule œuvre qu'il rédigea pour la scène (*Moïse*, 1831), dans sa traduction de Milton (*Le Paradis perdu*, 1836), dans ses travaux historiques (*Vie de Rancé*, 1844) ... Les *Mémoires d'outre-tombe*, enfin, abondent en références significatives à l'Écriture sainte dans une

---

<sup>1</sup> La Harpe observait déjà ce phénomène dans le *discours préliminaire* de son *Psautier français* (1797) en faisant allusion à Diderot et à son *Eloge de Richardson*. Chateaubriand aurait pu se référer au livre de Pierre-Sylvain Maréchal (1750-1803), *Pour et contre la Bible*, paru en 1801. Cet ancien sous-bibliothécaire de la Mazarine, auteur du *Manifeste des Égaux*, qui avait été impliqué dans la conspiration de Babeuf, disait de la Bible que c'était *le plus absurde, le plus inutile, le plus immoral, le plus maléfisant de tous les livres*, tout en soulignant la puissance et la beauté du style de nombre de pages.

<sup>2</sup> *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1970 (première édition 1894), p. 898. Nous devons cette référence et beaucoup des idées de cette introduction à la remarquable communication de Marianne Bury, dans le volume *Formes bibliques du roman*, Paris, Garnier, 2011. L'introduction de Fabienne Bercegol et de Béatrice Laville à ce recueil est également très suggestive.

étonnante intertextualité. Le livre premier est ainsi précédé d'une citation du *Livre de Job* placée en exergue : *Sicut nubes ... quasi naves ... velut umbra*<sup>3</sup>.

Cet intérêt renouvelé et constant pour la Bible ne se manifesta cependant que progressivement et n'avait au départ rien d'évident. Né le 4 septembre 1768 à Saint-Malo, fils cadet d'un armateur malouin qui, parti de rien, avait reconstitué la fortune familiale et l'honneur aristocratique de son nom grâce au commerce maritime et à la guerre de course, François-René de Chateaubriand avait eu, entre Saint-Malo, Plancoët et le château de Combourg, une enfance et une première adolescence à la fois turbulente et pieuse<sup>4</sup>. Mais, selon l'usage du temps, il n'avait été mis en présence que des histoires saintes et des vies de Jésus écrites pour les classes, des prières traditionnelles et des extraits des textes sacrés repris dans la liturgie selon la traduction latine de la Vulgate. Son séjour au collège de Dol (1777-1781) où il fit sa première communion et où la formation religieuse était assurée par les Eudistes du séminaire voisin, son séjour au collège de Rennes (1781-1782) où des prêtres séculiers avaient succédé aux Jésuites après leur expulsion du royaume, lui avaient donné une bonne éducation chrétienne de base. Il avait aimé les beautés des cérémonies religieuses. Mais cette formation n'était pas semblable à celle qui était alors réservée aux futurs clercs. Son père le destinait à servir dans la Marine royale. En 1783, alors qu'il n'avait pas encore quinze ans, il passa près d'une année à Brest, étudiant uniquement les mathématiques, la physique, le dessin et l'anglais qui étaient exigés par les examinateurs des futurs aspirants officiers de marine. Mais le concours de cette année fut annulé pour des raisons d'économies budgétaires : la France était désormais en paix. François-René revint dans sa famille, très incertain sur la carrière qu'il souhaitait suivre. Sa mère, la comtesse de Combourg, aurait aimé qu'il se destine à la prêtrise, voie qu'avait empruntée l'un de ses oncles paternels. Il partit, donc, en 1784, sans grande conviction personnelle, pour le collège de Dinan où l'on préparait les élèves à entrer au séminaire. C'était un bon établissement où il fut heureux et où il suivit pendant quelques mois des cours de théologie et un enseignement des rudiments de l'hébreu. Il en parlera, en 1797, avec un humour goguenard, en relatant une rencontre aux Açores, pendant son voyage en Amérique, avec un Père, dont l'air réservé et important annonçait le savantisme de son cloître : *Je ne sais pourquoi, un jour en France, que je n'avais rien à faire,*

---

<sup>3</sup> Cette épigraphe (*Comme un nuage, ... comme des navires, ... comme une ombre*) a été composée par Chateaubriand à partir de trois versets différents du *Livre de Job* : XXX,15 ; IX, 26 ; XIV, 2). Voir le commentaire de l'abbé André Wartelle in *Citations et allusions bibliques dans les Mémoires d'outre-tombe*, *Bulletin de la société Chateaubriand*, n° 30, 1987, p. 28 ; et la très belle communication d'Emmanuelle Tabet, *Chateaubriand et le livre de Job*, dans le recueil *Formes bibliques du roman au XIX<sup>e</sup> siècle*, pp.69-84.

<sup>4</sup> Selon l'expression de Jean-Claude Berchet, dans sa biographie *Chateaubriand*, Paris, Gallimard, 2012, 1050 pages. Ce livre complet, dont l'information a été méticuleusement vérifiée, est désormais l'ouvrage de référence pour tout ce qui touche à la biographie et à la genèse des œuvres.

*il m'était tombé dans la tête qu'il serait bon que j'apprisse l'hébreu ; je savais donc un peu le lire. Le bon Père avait copié un verset de la Bible ; mais n'en sachant pas davantage, il avait omis les points qui, dans certains cas, forment, par leurs positions relatives, les voyelles ; de sorte que c'était un assemblage de consonnes parfaitement indéchiffrables. Je m'en aperçus, et je souris, mais je ne dis rien*<sup>5</sup>. Ces quelques mois à Dinan lui montrèrent qu'il n'avait aucune vocation pour la vie religieuse. Ses parents n'insistèrent pas. Il revint à Combourg, à la fin de 1784. Ses sœurs, sauf Lucile, la plus jeune, étaient mariées et avaient quitté la famille. Sa mère se rendait à Saint-Malo dès qu'elle le pouvait. Son père vieillit et malade s'enfermait dans une solitude boudeuse. Il connut alors deux années d'inactivité, de randonnées dans les bois et de *délire*, pour reprendre l'expression qu'il utilisera dans les *Mémoires d'outre-tombe*<sup>6</sup>, éprouvant même la tentation du suicide. Nous ne savons rien de ses lectures de ces années. Il ne semble pas qu'elles aient été nombreuses. *Je n'avais point voulu me faire marin, je ne voulais plus être prêtre. Restait la carrière militaire ; je l'aimais : mais comment supporter la perte de mon indépendance et la contrainte de la discipline européenne ? Je m'avisai d'une chose saugrenue : je déclarai que j'irais au Canada défricher des forêts ou aux Indes chercher du service dans les armées des princes de ce pays*<sup>7</sup>.

Son père ne le contredit pas mais lui fit savoir, à la fin du printemps de 1786, que par l'entremise de son frère aîné, Jean-Baptiste, bientôt maître des requêtes au Conseil du roi, il avait obtenu pour lui un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre, unité ancienne et glorieuse<sup>8</sup>. Le 9 août 1786, François-René quittait Combourg pour se rendre à Cambrai, où était stationné le régiment, en passant par Rennes et Paris. A partir de ce moment et jusqu'à son départ pour l'Amérique, en avril 1791, il mena une vie errante. Le temps qu'il devait à son unité était peu contraignant et entrecoupé de longues permissions. En outre, sa carrière militaire fut, à nouveau, affectée par les réformes entraînées par la volonté du ministère de faire des économies budgétaires. Il semble qu'il ait été, avec son régiment, à Cambrai à la fin de 1786, puis quelque temps en 1787, enfin un moment à

---

<sup>5</sup> *Essai sur les révolutions*, Paris, Honoré Champion, 2009, p. 1158 (cette édition critique due à Aurelio Principato est le tome I-II de la nouvelle édition des *Œuvres complètes* publiée chez Honoré Champion sous la direction de Béatrice Didier). *L'Essai sur les révolutions* a été aussi édité, en 1978, dans la collection de la Pléiade, (Paris, Gallimard), par Maurice Regard. Ce passage se trouve dans cette édition p. 426.

<sup>6</sup> *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, La Pochothèque, 2003, tome 1, p. 211.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p.219.

<sup>8</sup> Montluc, Henri IV, Sully avaient appartenu à ce régiment d'infanterie. Il était alors commandé par le marquis de Mortemart. Selon les règles de la promotion, le chevalier de Chateaubriand devait d'abord y servir comme cadet-volontaire, passer les grades de caporal et de sergent, avant de devenir cadet-gentilhomme et accéder au grade de sous-lieutenant.

Dieppe en 1788. Le reste du temps il vécut entre Saint-Malo, où s'était retirée sa mère<sup>9</sup>, Fougères, où résidaient ses sœurs aînées, et Paris, où vivait Jean-Baptiste qui avait épousé une petite-fille de Malesherbes, Aline de Rosambo, et où sa sœur Julie de Farcy et Lucile vinrent s'établir en 1787. En mai et en décembre 1788, il participa aux réunions de la noblesse de Bretagne à Rennes. En 1789, il assista à Paris aux premières journées révolutionnaires. C'est néanmoins au cours de ces années que s'éveilla sa vocation pour la littérature, au contact de quelques hommes de lettres que fréquentait sa sœur Julie : Delisle de Sales, Carbon Flins des Oliviers, en rencontrant des écrivains comme Ginguené, Chamfort, Lebrun, La Harpe, Fontanes. Il lut Fénelon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, l'abbé Barthélémy, travailla le grec et se passionna pour la poésie : *Je savais par cœur les élégies du chevalier de Parny. Je lui écrivis pour lui demander la permission de voir un poète dont les ouvrages faisaient mes délices ; il me répondit poliment ; je me rendis chez lui rue de Cléry*<sup>10</sup>. Au début de 1790, l'*Almanach des muses* publia sa première œuvre, un petit poème champêtre signé *Le chevalier de C<sup>ooo</sup>*. Ce bref poème côtoyait dans cette livraison des odes de Lebrun et de Ginguené.

Le milieu littéraire qu'il fréquentait désormais n'était guère favorable, c'est le moins que l'on puisse dire, à la lecture de l'Écriture sainte. Le jeune homme devint un esprit fort, influencé par la philosophie des Lumières, et s'éloigna de la foi de son enfance. Au début de 1791, le cours que prirent les événements, son désir de ne pas prendre parti dans un conflit politique et social qui devenait de plus en plus âpre<sup>11</sup>, les conseils de Malesherbes le conduisirent à s'éloigner, en partant pour les Etats-Unis, afin de mener une ambitieuse expédition de découverte. Sur le bateau, dans lequel il avait embarqué à Saint-Malo, voyageait également un groupe de Sulpiciens qui allaient créer un séminaire à Baltimore. François-René devint l'ami d'un jeune officier anglais qui était devenu catholique et que le supérieur des Sulpiciens emmenait dans son groupe à Baltimore. Pendant le voyage, il s'efforça de le détourner de cette vocation religieuse. Le périple à travers une partie des Etats-Unis fut plus modeste que ce que Chateaubriand avait envisagé mais il lui permit de découvrir une nature encore vierge de toute présence humaine et des populations indiennes dont les conditions de vie étaient celles de peuples primitifs. François-René qui cherchait sa voie comme écrivain y conçut l'idée d'une épopée de la nature et de la vie sauvage qui ne devait plus l'abandonner. Le climat

---

<sup>9</sup> Son père, René-Auguste de Chateaubriand était mort à Combourg en septembre 1786.

<sup>10</sup> *Mémoires d'outre-tombe*, tome 1, p. 258.

<sup>11</sup> *Je n'avais ni adopté, ni rejeté les nouvelles opinions ; aussi peu disposé à les attaquer qu'à les servir, je ne voulus ni émigrer ni continuer la carrière militaire : je me retirai* (*Mémoires d'outre-tombe*, tome 1, p. 308). Notons cependant qu'il emporta avec lui son uniforme du régiment de Navarre qu'il revêtit à l'occasion.

intellectuel et moral dans lequel il rédigeait ses premières esquisses était plus éloigné du christianisme que jamais<sup>12</sup>.

Revenu en France en décembre 1791, François-René partit avec son frère en émigration en juillet 1792. Après avoir participé, comme simple soldat, à la campagne de l'Armée des Princes à Thionville et à Verdun, il arriva à Londres en janvier 1793, pour un exil qui devait durer près de sept ans et demi. Malgré des débuts difficiles, presque misérables, c'est au cours de cette période anglaise qu'il devint un écrivain reconnu et que, vers la fin, il revint à la foi chrétienne de son enfance. Dans l'un et l'autre cas ce furent les grands tournants de son existence.

Tout en continuant à travailler à son épopée en prose de la vie sauvage, Chateaubriand s'attaqua, en effet, à la rédaction d'un vaste travail de réflexion à la fois historique, culturel et politique sur la Révolution qui se poursuivait et lui interdisait de revenir dans son pays. Le 18 mars 1797 était mis en vente à Londres le *Livre premier*<sup>13</sup> de *L'Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française*. Chateaubriand a toujours eu une certaine tendresse pour ce livre, le premier qui soit sorti de sa plume. Commentant au fil des pages, en 1826, une réédition, dans le cadre de la publication de ses *Œuvres complètes*, il écrira : *L'Essai est la mine brute où j'ai puisé une partie des idées que j'ai répandues dans mes autres écrits*<sup>14</sup>. Le livre accordait une grande place aux questions religieuses. C'était un ouvrage d'incertitude, d'angoisse et d'interrogation, voire de doute, qui n'évitait pas les contradictions. Chateaubriand devra, plus tard, à la fois le défendre et le récuser. En 1797, il pensait pouvoir écrire : *Depuis le règne de Louis XV, la religion ne*

---

<sup>12</sup> Ainsi qu'on peut le voir dans *Les Natchez*, le roman qu'il publia en 1826, rédigé à partir de ses notes des années 1790 retrouvées sous la Restauration. Les deux épisodes, *Atala* et *René*, qui furent intégrés au *Génie du christianisme* en 1802 avaient dû subir des remaniements importants pour être rendus compatibles avec l'ethos du livre.

<sup>13</sup> Ce volume ne couvrait en effet qu'une première partie, celle relative aux « révolutions » de la Grèce antique, d'un ouvrage historique beaucoup plus vaste, dont le plan avait été présenté dans un *Prospectus* publié un peu auparavant. Ce *Livre premier* fut le seul à voir le jour. Mais Chateaubriand avait travaillé pour la suite et il reprendra certains développements déjà rédigés dans des œuvres ultérieures. D'ailleurs, il semble bien qu'il ait su assez tôt qu'il n'irait pas plus loin que ce *Livre premier*, qu'il y ait donc introduit, non sans artifice, des textes de souvenirs auxquels il tenait, ce qui explique le caractère un peu composite de l'ouvrage.

<sup>14</sup> *Essai sur les révolutions*, p. 765 (édition A. Principato), p. 257 (édition M. Regard).

*fit plus que décliner en France ; et elle s'est enfin évanouie, avec la monarchie, dans le gouffre de la Révolution*<sup>15</sup>. Il attribuait ce phénomène à diverses causes, mais d'abord à l'influence des penseurs des Lumières et il faisait, non sans une certaine complaisance, une synthèse, dans les quatre chapitres qui suivaient, des *objections des philosophes contre le christianisme*. Certaines de ces *objections* concernaient l'Écriture sainte. En les résumant, Chateaubriand se faisait l'écho des livres de Boulanger, de Dupuis, de d'Holbach, de Volney : *Cette annonce du Christ ne vient que de la honteuse ignorance de Juifs : ils convertirent en prédictions le calendrier céleste des Egyptiens ... Nous voyons, d'après les auteurs latins, qui parlent avec le dernier mépris de la secte naissante, que les Évangiles n'étaient pas même entendus à la lettre par les premiers Chrétiens. C'était des espèces d'allégories, des mystères auxquels on se faisait initier comme à ceux d'Eleusis*<sup>16</sup>. Sans doute Chateaubriand avait-il prévenu que *simple narrateur des faits*, il ne faisait que *rappporter, comme son sujet l'y obligeait, les raisonnements des autres, sans les admettre*. Un peu plus loin il disait aussi regretter que *son sujet ne lui permette pas de rappporter les raisons victorieuses avec lesquelles des apologistes* (Abadie, Houteville, Bergier, Warbuton, deux catholiques, deux protestants) *avaient combattu leurs antagonistes*<sup>17</sup>. Mais il écrivait aussitôt, en marge d'un exemplaire qu'il avait conservé pour travailler à une éventuelle réédition : *Oui, qui ont débité des platitudes ; mais j'étais bien obligé de mettre cela à cause des sots*<sup>18</sup>.

L'abbé André Wartelle, qui fut professeur à l'Institut catholique de Paris, a étudié, dans une communication au colloque organisé en 1997 par la Société Chateaubriand, pour

---

<sup>15</sup> *Ibidem*, p.1100 (A. P.), p. 401 (M. R.).

<sup>16</sup> *Ibidem*, pp.1106-1108 (A. P.), pp.404-405 (M. R.). Nicolas-Antoine Boulanger (1722-1759) était l'auteur du *Christianisme dévoilé* (1766) ; Charles-François Dupuis (1742-1809) des *Origines de tous les cultes ou la religion universelle* (1795).

<sup>17</sup> *Ibidem*, pp. 1100 et 1118 (A. P.), pp. 401 et 409).

<sup>18</sup> Il s'agit d'une des notations de l'exemplaire dit *confidentiel*. Sainte-Beuve fut le premier à en faire état dans un article du *Moniteur* du 17 avril 1854 (*Causeries du Lundi*, tome X, pp. 74-90). Malveillant, il data ces notations, sans donner de preuves, de l'année 1798, soit très peu de temps avant la rédaction de la première ébauche du *Génie du christianisme*, ce qui lui permettait, évidemment, de jeter le soupçon sur la sincérité religieuse de Chateaubriand. Pierre Moreau (*La conversion de Chateaubriand*, Paris, Félix Alcan, 1933, p. 93) et Jean Mourot (*Études sur les premières œuvres de Chateaubriand*, Paris, Nizet, 1962, pp 100 et sq.) ont montré par la critique interne de ces textes que ces annotations dataient, beaucoup plus sûrement, de 1797. Aurelio Principato les mentionne toutes, à leurs places, dans son édition de *l'Essai sur les révolutions*. Celle citée ci-dessus se trouve p. 1119.

le bicentenaire de *l'Essai sur les révolutions*, les citations et allusions bibliques de ce livre. On doit citer sa conclusion : *Chez le jeune Chateaubriand auteur de l'Essai, les emprunts faits à la Bible, du reste assez rares, sont plutôt de l'ordre de la réminiscence que de la citation proprement dite. Ce sont des allusions, plutôt que d'authentiques citations, et ces allusions procèdent le plus souvent de la contamination de plusieurs formules tirées de textes différents. A en juger par ce que Chateaubriand nous révèle de sa culture biblique dans ce premier ouvrage, on est tenté de dire qu'elle est à peu près nulle. Quelques belles expressions en donnent l'illusion, mais si on les examine de près, on s'aperçoit qu'elles n'apportent même pas la preuve nette d'une lecture personnelle des textes*<sup>19</sup>.

A la fin de 1797, François-René de Chateaubriand, bientôt âgé de trente ans, que son livre et des relations familiales avaient fait entrer dans la société mondaine de l'émigration française à Londres, était donc un écrivain reconnu<sup>20</sup>, désormais certain de sa vocation littéraire, déiste à la façon de Rousseau mais éloigné de la foi chrétienne, et dont la culture biblique se ramenait à quelques souvenirs du catéchisme de son enfance. Mais c'est à partir de ce moment que se fit chez lui un travail intérieur qui le conduisit peu à peu, au cours des années 1798-1799, à revenir à la foi catholique de sa famille. Ce fut un retour plus qu'une conversion proprement dite. Plusieurs faits semblent avoir joué : l'influence de Fontanes qui s'était réfugié à Londres pour fuir les arrestations postérieures au coup d'Etat du 18 Fructidor (il y resta de janvier à juin 1798) ; celle aussi de La Harpe qui s'était converti sous la Terreur et qui passa également à Londres un moment ; le scandale créé chez les émigrés français par le livre de Parny, *La Guerre des dieux*, poème dans le goût de la *Pucelle d'Orléans*, publié en 1799, à un moment où les persécutions contre les prêtres redoublaient de violence en France ; les nouvelles de la mort de sa mère et de sa sœur, Julie de Farcy, et la réception d'une lettre de celle-ci. Voici comment il rendit compte de ce retournement de conscience en 1802, dans la première préface du *Génie du christianisme* : *Mes sentiments religieux n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui ... Je dirai seulement de quel moyen la Providence s'est servie pour me rappeler à mes devoirs. Ma mère, après avoir été jetée à soixante douze ans dans des cachots, où elle vit périr une partie de ses enfants, expira dans un lieu obscur sur un grabat, où ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume ; elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère : quand la lettre me parvint au-delà des mers, ma sœur elle-même*

---

<sup>19</sup> *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n° 40, 1998, p. 43

<sup>20</sup> *L'Essai sur les révolutions* eut, en effet, un certain succès, au moins dans les milieux de l'émigration, car le livre ne put guère être distribué en France.

*n'existait plus ; elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort m'ont frappé. Je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles, ma conviction est sorti du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru<sup>21</sup>.*

Chateaubriand ne revint pas simplement à la foi de son enfance. Il commença à étudier cette religion qu'il connaissait au fond assez mal et cette étude conforta sa conviction naissante, sans doute fragile à l'origine. Et parce que sa vocation était désormais la littérature, il eut, dès mars 1799, l'idée d'un petit livre sur *la religion chrétienne par rapport à la morale et à la littérature*. Jean-Claude Berchet a étudié avec précision cette genèse du futur *Génie du christianisme* dans sa biographie (pp. 288-339). Nous ne pouvons qu'y renvoyer. La notice de Maurice Regard dans l'édition du *Génie du christianisme* pour la Pléiade est également précieuse (pp. 1580-1643). François-René lut l'Écriture sainte. Dans les derniers mois de 1799, il se remit à l'étude de l'hébreu auprès de l'abbé Arnaud-Thomas Capéran. Ce prêtre breton, originaire de Dol, qui vécut de 1754 à 1826, et qui enseignera le syriaque à Rome, était en 1799 réfugié à Londres. Chateaubriand étudia aussi avec attention l'ouvrage du docteur Robert Lowth, professeur à Oxford, *De sacra poesi Hebraeorum praelectiones*, publié à Oxford en 1753<sup>22</sup>. Le livre annoncé par Montlosier, dans son journal, était attendu. Chateaubriand commença à faire imprimer des chapitres<sup>23</sup>. Le retour en France en avril 1800 modifia radicalement ces intentions, sans changer le dessein profond de l'ouvrage. Il s'agissait toujours pour son auteur de promouvoir le christianisme en démontrant l'excellence de ses résultats moraux et sociaux et surtout la beauté de ses conséquences esthétiques. Selon une perspective

---

<sup>21</sup> *Génie du christianisme*, édition de Maurice Regard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1978, p. 1282. La « conversion » de Chateaubriand a été étudiée avec délicatesse par Pierre Moreau : *La conversion de Chateaubriand*, opus cité 1933 ; *Chateaubriand*, collection les grands écrivains devant Dieu, Desclée de Brouwer, 1965. *Le christianisme de Chateaubriand* de Victor Giraud est également un bon livre : deux tomes, Paris, Hachette, 1925 et 1928. Notons que ce n'est qu'en août ou septembre 1799 qu'il apprit la mort de sa sœur Julie, survenue le 25 juillet 1799, à un moment où il avait déjà formé le dessein d'écrire sur le christianisme. Mme de Chateaubriand était morte le 31 mai 1798 et François-René avait pu en être informé à la fin de juin 1798.

<sup>22</sup> Le livre de Lowth sera traduit en français en 1812, sous le titre *Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux*, et publié à Lyon par Ballanche en deux volumes. Chateaubriand possédera un exemplaire de cette traduction dans sa bibliothèque de la Vallée-aux-Loups (voir Marcel Duchemin, *Chateaubriand, essais de critique et d'histoire littéraire*, Paris, Vrin, 1938, p. 412.

<sup>23</sup> Il y eut deux éditions pré originales. Voir à ce sujet la notice de Maurice Regard pp. 1616-1617 et 1637-1639.



platonisante, le bien et le beau seraient les indices et les effets du vrai. François-René, outre sa collaboration au *Mercure de France* et à ses polémiques, commença par tester le public en publiant le 2 avril 1801 un petit roman, *Atala*, un extrait de son épopée des sauvages. Celui-ci rencontra aussitôt un immense succès. Efficacement aidé par Joseph Joubert, que Fontanes lui avait fait rencontrer, et par Pauline de Beaumont, dont il fréquentait la réunion amicale, il remania alors le plan de son livre apologétique, réécrivit des chapitres, compléta largement son information et trouva un titre nouveau<sup>24</sup>. Le *Génie du christianisme* était terminé à la fin de novembre 1801 au prix d'un travail acharné<sup>25</sup>. Son éditeur, Migneret, le mit en vente le 14 avril 1802. Quatre jours plus tard était promulgué le Concordat qui rétablissait la paix religieuse troublée depuis 1790. Le livre connut un grand et durable succès, moins médiatique et mondain que celui d'*Atala*, mais qui consacra d'emblée son auteur, auprès des connaisseurs, comme l'un des premiers écrivains de sa génération.

L'étude de l'Écriture sainte est au centre de la démarche du *Génie du christianisme*. Déjà, dans la première partie (*Dogmes et doctrine*) les livres III et IV traitent des *vérités de l'Écriture* et des *objections contre le système de Moïse*. Ces huit chapitres s'attachent à montrer les significations et les vérités du livre de la *Genèse*, envisagé comme le fondement de la vision chrétienne de l'homme. Mais c'est dans la deuxième partie (*Poétique du christianisme*), au livre V, intitulé *La Bible et Homère*, que Chateaubriand se montre particulièrement original et profond : *C'est un corps d'ouvrage bien singulier que celui qui commence par la Genèse, et qui finit par l'Apocalypse, qui s'annonce par le style le plus clair, et qui se termine par le ton le plus figuré.... Vingt auteurs, vivant à des époques très éloignées les uns des autres, ont travaillé aux livres saints ; et quoiqu'ils aient employé vingt styles divers, ces styles toujours inimitables, ne se rencontrent dans aucune composition. Le Nouveau Testament, si différent de l'Ancien par le ton, partage néanmoins avec celui-ci cette étonnante originalité*<sup>26</sup>. Chateaubriand distingue ensuite trois styles principaux dans l'Écriture : *le style historique, la poésie sacrée, le style évangélique*. Puis il conduit un parallèle de la Bible et d'Homère, en comparant successivement la simplicité du style, l'antiquité des mœurs, la narration, l'art de la description, les images, le sublime, dans un exercice de pure critique littéraire. Les exemples empruntés à la Bible sont issus de la *Genèse*, du *livre de Job*, d'*Isaïe*,

---

<sup>24</sup> Notons que le titre nouveau, *Génie du christianisme*, avait été rendu public par Fontanes dans un article du *Mercure de France* dès le 22 novembre 1800 (voir *Génie du christianisme*, édition Maurice Regard, pp. 1672-1674).

<sup>25</sup> Au même moment (novembre 1801), Ballanche publiait à Lyon un livre aux idées très proches de celles du *Génie* : *Du sentiment dans ses rapports avec la littérature et les arts*.

<sup>26</sup> *Génie du christianisme*, pp. 761-762.

d’Ezéchiel, du livre de Ruth. Pour faire comprendre dans un instant la différence qui existe entre le style de la Bible et celui d’Homère, il traduit enfin un verset de Ruth en langue homérique, en un curieux et habile pastiche : *Le verset de Ruth, ainsi délayé, n’a-t-il pas perdu ce charme original qu’il a dans l’Ecriture ?* demande-t-il pour conclure. Les mots décisifs sont ici ceux de *charme original* qui lui permettent de caractériser l’Ecriture, *cette grande et sublime pierre qui porte l’Eglise de Jésus-Christ*<sup>27</sup>. Ces pages du *Génie du christianisme* ont été bien analysées d’abord par Benjamin Thurston dans une communication présentée au colloque de la Société Chateaubriand organisé en 2002 pour le bicentenaire du *Génie : Le Génie du Christianisme et la Bible*<sup>28</sup>, puis, plus récemment, par Mariane Bury, dans sa contribution déjà citée au recueil *Formes bibliques du roman au XIX<sup>e</sup> siècle*. Voici comment cette dernière résume la pensée de Chateaubriand dans l’ouvrage de 1802 : *La Bible est bien plus qu’un texte littéraire : la Bible c’est la littérature, un texte qui contient le caractère de l’homme et la beauté de la nature, qui associe la simplicité au sublime, c’est-à-dire en langage moderne la force de l’évidence au sentiment, l’énergie à la mélancolie ... la Bible offre l’image d’un texte supérieur, à jamais inégalable, mais qui montre la voie au génie. Le christianisme garantit la valeur du langage, la présence des choses dans les mots, l’incarnation des idées dans une forme sensible*<sup>29</sup>.

L’attachement et l’intérêt de Chateaubriand pour la Bible ne se limitèrent pas à la rédaction du *Génie du christianisme*. Il est clair qu’il continua toute sa vie à lire l’Ecriture. Sa bibliothèque de la Vallée-aux-Loups, dont nous possédons le catalogue, parce qu’il fut obligé de la vendre en 1817, contenait plusieurs éditions des textes sacrés, en hébreu et en latin. Les traductions françaises étaient à la fois celles de catholiques (Lemaître de Sacy, les docteurs de Louvain) et de protestants (Genève)<sup>30</sup>. L’abbé André Wartelle a mené un recensement exhaustif de toutes les citations et allusions bibliques dans les *Mémoires d’outre-tombe*, l’ouvrage que Chateaubriand ne cessa d’écrire et de corriger dans la deuxième partie de sa vie<sup>31</sup>. Il y a dénombré pas moins de trois-cent-soixante-neuf citations ou allusions bibliques. Elles viennent pour la plupart des *Evangelies*, des *Actes*

---

<sup>27</sup> *Ibidem*, pp.785-786.

<sup>28</sup> *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n°45, 2003, pp. 164-169.

<sup>29</sup> *Formes bibliques du roman au XIX<sup>e</sup> siècle*, pp. 26-27.

<sup>30</sup> Marcel Duchemin, *opus cité*, pp.405-407.

<sup>31</sup> *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n° 30 (1987), n° 31 (1988), n°32 (1989), n°33 (1990). L’abbé André Wartelle a travaillé sur l’édition dite du Centenaire en quatre volumes, procurée par Maurice Levailant, et sur l’édition de la Pléiade des *Mémoires d’outre-tombe* due au même savant et à Georges Moulinier.

des Apôtres, et des Psaumes, mais aussi de la Genèse, des Epîtres de Paul, du livre de Job, d'Isaïe, de l'Ecclésiaste. Les références bibliques ne sont pas non plus absentes des œuvres de la maturité. Fabienne Bercegol a pu étudier *Le Cantique des cantiques dans les fictions de Chateaubriand*<sup>32</sup>; Nicolas Perot *Chateaubriand au Mont des Oliviers*<sup>33</sup>, en partant de la *Vie de Rancé*. Deux œuvres, néanmoins, ont été situées délibérément par leur auteur dans un contexte ou climat biblique : *Les Martyrs* (1809) et *Moïse* (1831).

Le 25 juin 1803, profitant du mouvement d'opinion créé par le succès du *Génie du christianisme*, Chateaubriand publia dans le *Mercure de France* un article intitulé *Sur l'Histoire de la Vie de Jésus-Christ du Père de Ligny, de la Compagnie de Jésus*<sup>34</sup>. *Cette histoire n'est qu'un commentaire de l'Evangile, écrivait-il, et c'est ce qui fait son mérite à nos yeux. Le Père de Ligny cite le texte du Nouveau Testament et paraphrase chaque verset.* L'examen de ce livre permettait à Chateaubriand de prolonger la démarche du *Génie* et de mener une analyse littéraire des *Evangiles* en caractérisant le style de chacun des quatre évangélistes. Il n'hésitait pas à avouer sa préférence pour saint Luc : *Le langage de cet apôtre est pur et élevé : on voit que c'était un homme versé dans les lettres, et qui connaissait les affaires et les hommes de son temps ... Il y a peut-être des gens de lettres qui seront étonnés d'apprendre que saint Luc est un très grand écrivain dont l'évangile respire le génie de l'antiquité grecque et hébraïque.* Le *Génie du christianisme* opposait, on l'a vu, Homère et la Bible. Chateaubriand se proposait désormais de mettre en valeur le double génie de l'antiquité, tout à la fois *grecque et hébraïque* : ce sera l'objet essentiel des *Martyrs*. Dans l'immédiat, il avait cependant d'autres ambitions et aussi d'autres projets littéraires. La rédaction du nouvel ouvrage ne fut vraiment entreprise qu'au printemps de 1804, après le retour de Rome où il avait séjourné sept mois comme secrétaire d'ambassade<sup>35</sup>. Au printemps de 1806, le livre était presque achevé lorsqu'il décida de partir pour l'Orient, c'est-à-dire pour la Grèce, pour Constantinople, pour

---

<sup>32</sup> Dans le recueil *Formes bibliques du roman au XIX<sup>e</sup> siècle*, pp. 47-68.

<sup>33</sup> *Ibidem*, pp. 85-100.

<sup>34</sup> Il reprendra cet article dans le volume des *Mélanges littéraires* de ses *Œuvres complètes* : édition Pourrat, tome XVIII, 1833, pp. 174-188 (édition Ladvocat, tome XXI, 1826). Cet article avait été rédigé lors d'un voyage à Lyon en 1802 (Chateaubriand le datera d'ailleurs de juin 1802 dans ses *Mélanges littéraires*). Il contenait à ce titre des allusions aux cérémonies qui suivirent la promulgation du Concordat et qui contrastaient avec les souvenirs encore vifs des scènes atroces de la Terreur, moins de dix ans plus tôt. Je dois à la communication visée ci-dessus de Nicolas Pérot d'avoir attiré mon attention sur ce texte généralement négligé.

<sup>35</sup> Le titre choisi était alors *Les Martyrs de Dioclétien*. Une lecture du premier livre eut lieu chez les Molé, au château de Champlâtreux, le 8 juin 1804.

Jérusalem, pour l'Égypte, afin, dira-t-il, *d'aller chercher des images*<sup>36</sup>. Quittant Venise le 28 juillet 1806, il ne fut de retour à Paris que le 5 juin 1807. Après l'acquisition de la Vallée-aux-Loups en septembre et son installation dans cette nouvelle demeure, il modifia profondément, vraisemblablement sur les conseils de Fontanes, la rédaction de 1806, tant pour le plan, que pour le style et le choix des épisodes. Le livre dans sa nouvelle version et avec son titre définitif ne fut achevé qu'à la fin de 1808. Il sera mis en vente le 27 mars 1809, après avoir été soumis par le ministre de la Police à une « censure amiable », tout aussi contraignante qu'une vraie censure. Sa rédaction avait demandé beaucoup de travail à son auteur qui ne put qu'être déçu de la réception dans l'ensemble défavorable de la critique parisienne<sup>37</sup>. Mais c'est certainement un des plus beaux livres de Chateaubriand<sup>38</sup>.

L'auteur *des Martyrs* fit appel aux textes de la Bible, en premier lieu, pour la construction de ce merveilleux chrétien qu'il avait jugé indispensable à son épopée. L'idée n'était pas neuve et il y avait eu avec Dante, Le Tasse, Milton, Camoëns, voire Voltaire, des précédents illustres. L'exercice n'en était pas moins difficile et guère admis par la tradition du classicisme français<sup>39</sup>. Chateaubriand dut plaider pour défendre le résultat obtenu dans l'*Examen des Martyrs* qui servit de préface à la troisième édition de son livre en 1810<sup>40</sup>. Mais il devait en prendre le risque pour démontrer la pertinence de certaines des thèses qu'il avait avancées dans le *Génie du christianisme*. Florence Fournet a étudié comment il mena sa description du Paradis céleste, avouant : *Jamais je n'ai fait un travail*

---

<sup>36</sup> Préface de la première édition de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, in *Œuvres complètes*, tomes VIII, IX, X, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, édition critique de Philippe Antoine et Henri Rossi, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 137. Dans l'édition des *Œuvres romanesques et voyages*, tome 2, de Maurice Regard, pour la Bibliothèque de la Pléiade (Paris, Gallimard, 1969) p. 701. On sait aussi que Chateaubriand avait donné rendez-vous à Natalie de Noailles dans le sud de l'Espagne, sur son chemin de retour.

<sup>37</sup> Il y eut néanmoins des exceptions. Le jeune François Guizot lui consacra quatre articles favorables dans *Le Publiciste*.

<sup>38</sup> La Société Chateaubriand a consacré à ce livre une journée colloque en 2009, *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n°52, 2010 ; voir aussi la très belle communication de Marc Fumaroli à la Société Chateaubriand : *Ut pictura poesis. Les Martyrs, chef d'œuvre de la peinture d'histoire*, *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n°38, 1996, pp. 35-46.

<sup>39</sup> Boileau avait déclaré dans son *Art poétique* : *De la foi des chrétiens les mystères terribles / D'ornements égayés ne sont point susceptibles*.

<sup>40</sup> *Œuvres romanesques et voyages*, tome 2, édition de Maurice Regard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1969, pp. 40 et sq.

plus pénible et plus ingrat<sup>41</sup>. L'Apocalypse de Jean, Ezéchiel, Les Psaumes ont pu lui avoir donné des images, des motifs et des expressions. Au terme des *Martyrs*, alors qu'il fait ses « Adieux à la Muse », l'écrivain semble se rendre définitivement compte des difficultés insurmontables impliquées par son projet. Il relègue alors la « Poésie » et du même coup le merveilleux des *Martyrs* au rang de « mensonge » pour se vouer à l'Histoire et au « tableau sévère de la vérité »<sup>42</sup>. Le terme de « mensonge » est, sans doute, excessif. Disons plutôt « illusion ».

Mais le principal intérêt de ce livre ne se situait pas là. *Les Martyrs* contient l'histoire de deux jeunes gens appartenant à de nobles familles grecques, Eudore et Cymodécée, qui, à la fin du III<sup>e</sup> siècle, se rencontraient, s'aimaient et se rejoignaient enfin en sacrifiant leurs vies, dans le martyr, pour témoigner du Christ. Le jeune homme était issu d'une famille d'Arcadie convertie au christianisme depuis le voyage de saint Paul en Grèce. La jeune fille était la fille d'un aède de Messénie, prêtre d'Homère, dont il était le descendant. En cette période charnière de l'Histoire, peu de temps avant la paix de Constantin, ces deux destins symbolisaient les deux grandes cultures fondatrices de l'Europe chrétienne et de la modernité, la culture judéo-chrétienne et la culture grecque, qui devaient bientôt se rejoindre et fusionner peu à peu selon une sage hiérarchie. Comme le dit à l'aède Démodocus, Cyrille, évêque de Lacédémone : *Un jour viendra peut-être que les mensonges de la naïve antiquité ne seront plus que des fables ingénieuses, objets des chansons du poète. Mais aujourd'hui, ils offusquent votre esprit, ils vous tiennent pendant la vie sous un joug indigne de la raison de l'homme, et perdent votre âme après la mort*<sup>43</sup>. Le jeune Eudore a acquis une sagesse supérieure à la lecture et à la méditation de l'Écriture: *Nous traversâmes le golfe de Mégare. Devant nous était Egine, à droite le Pirée, à gauche Corinthe. Ces villes, jadis si florissantes, n'offraient que des monceaux de ruines. ... Mes jeunes compagnons n'avaient entendu parler que des métamorphoses de Jupiter, et ils ne comprirent rien aux débris qu'ils avaient sous les yeux ; moi, je m'étais assis, avec le Prophète, sur les ruines des villes désolées, et Babylone m'enseignait Corinthe*<sup>44</sup>. Plus tard, Cymodécée, devenue chrétienne, se rend à Jérusalem où elle est accueillie par Hélène, mère de Constantin, qui protège les lieux saints. La reine invite celle qui fut une prêtresse d'Homère à chanter lors des cérémonies. La jeune fille qui au début de sa rencontre avec Eudore s'exprimait comme dans l'*Anthologie grecque* entonne alors ce chant : « *Comment la Ville, autrefois pleine de peuple, est-elle assise dans la*

---

<sup>41</sup> Dans le recueil *Formes bibliques du roman au XIX<sup>e</sup> siècle*, pp. 29-45.

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 45.

<sup>43</sup> *Œuvres romanesques et voyages*, tome 2, Pléiade, p. 135.

<sup>44</sup> *Ibidem*, pp. 158-159.

*solitude ? Comment l'or est-il obscurci ? Comment les pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées ? » Ainsi chantait Cymodocée sur un mode pathétique, transmis aux Chrétiens par la religion des Hébreux. De temps en temps des trompettes d'airain mêlaient leurs gémissements aux plaintes de Jérémie<sup>45</sup>. La référence à l'Écriture est devenue pour cette figure de la civilisation nouvelle le fondement de sa prière personnelle et de son existence.*

*Moïse* est la seule pièce de théâtre que Chateaubriand écrit. Commencée en 1811, achevée en mai 1812, cette tragédie en cinq actes, rédigée en alexandrins classiques fut publiée en 1831, dans le cadre de l'édition des *Œuvres complètes* (tome XXII)<sup>46</sup>. Chateaubriand y travailla beaucoup et y tenait fortement. Mais les lectures qu'il en donna ne furent guère encourageantes et la production pour la scène en 1834, au théâtre de Versailles, fut un échec dû, il est vrai, à la médiocrité de la mise en scène et des acteurs. Chateaubriand envisageait à l'origine de composer trois pièces : la première devait avoir pour cadre l'antiquité hébraïque, la deuxième l'antiquité grecque, la troisième le Moyen Âge chrétien<sup>47</sup>. Seul le projet de la première fut mené à son terme. C'est une partie négligée de l'œuvre de Chateaubriand, un peu injustement car l'action est bien menée, les personnages sont intéressants, fortement typés, et la versification est à la fois ferme et élégante. Le sujet a été emprunté au *livre de l'Exode* (chapitre XXXII), au moment où, Moïse étant absent sur la montagne du Sinaï, le peuple juif sacrifie aux idoles. Moïse est le personnage central et il est tel que le dépeint la Bible. Chateaubriand a introduit autour de lui deux personnages de fiction : Arzane, reine des Amalécites vaincus, qui rêve de venger ses dieux, et Nadab, fils d'Aaron, qui séduit par Arzane est prêt à renoncer au Dieu d'Israël. Entre eux, le conflit est intense. Mais l'esthétique de ce drame historique (plutôt que tragédie) faisait trop penser à *Esther* ou à *Athalie*, les pièces de Racine, pour garder longtemps l'attention d'un public du XIX<sup>e</sup> siècle. La Bible a non seulement donné le sujet mais, comme chez Racine, elle a imprégné le discours des personnages. En dépit de son caractère un peu marginal au sein de l'œuvre, cette pièce de théâtre a fait l'objet de bonnes études<sup>48</sup>.

---

<sup>45</sup> *Ibidem*, p. 382.

<sup>46</sup> Chateaubriand, *Moïse*, texte présenté par Fernande Bassan, Paris, Lettres Modernes, Minard, 1983. Tome III dans l'édition des *Œuvres complètes* de Chateaubriand par Sainte-Beuve chez Garnier.

<sup>47</sup> *Saint Louis eut été le héros de ma tragédie romantique* (préface de Moïse).

<sup>48</sup> Fernande Bassan, *Le Moïse de Chateaubriand*, *Revue des Sciences humaines*, oct.-déc. 1968, pp. 559-580 ; abbé André Wartelle, *Moïse, poème biblique*, *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n° 28, 1985, pp. 20-24 ; André Le Gall, *Moïse de Chateaubriand ou l'Enchanteur désenchanté*, *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n° 53, 2011, pp. 15-38.

La lecture de la Bible a donc été pour Chateaubriand, à partir des années 1799-1801, non seulement la principale nourriture de sa vie intérieure et de sa spiritualité, mais aussi un thème de réflexion esthétique et une source d'inspiration. Le motif esthétique de sa première approche de la Bible se retrouve dans les œuvres littéraires qui ont suivi et qui ont, pour la plupart, été rédigées avant 1814. Néanmoins, comme l'écrivent Fabienne Bercegol et Béatrice Laville, *la prédilection de Chateaubriand pour les livres de Job et de l'Ecclésiaste, son interprétation mélancolique du Cantique des cantiques tout comme sa fascination pour la figure du Christ à l'agonie témoignent aussi de la fin des lectures heureuses du Livre saint comme source d'une sagesse heureuse, voire riante, distanciée çà et là par des pointes d'humour et de scepticisme. Avec lui triomphe le rapport tragique à la Bible fondé sur le sentiment des vanités et sur le souvenir obsédant de la Passion qui marque le grand retour de l'augustinisme au XIX<sup>e</sup> siècle*<sup>49</sup>.

Guy Berger

Président de chambre (h) à la Cour des comptes

Président de la Société Chateaubriand

---

<sup>49</sup> *Formes bibliques du roman au XIX<sup>e</sup> siècle*, Introduction, p. 11.